

Nicolas GEX (dir.), *Les Vaudois et leurs armées. Regards sur l'histoire militaire d'un canton*, Pully: Centre d'histoire et de prospective militaires, 2016, 248 p.

Le titre du dernier ouvrage du Centre d'histoire et de prospective militaires (CHPM) publié sous la direction de Nicolas Gex nous paraît trop modeste, voire réducteur, même si le mot « armée », employé au pluriel, laisse entrevoir de plus vastes horizons. En effet, le livre n'est pas une simple « vaudoiserie ». Les thématiques abordées, diverses et couvrant trois siècles, dépassent largement le cadre cantonal et s'intéressent à l'histoire militaire suisse et même mondiale pour certaines contributions.

En dépit de cette diversité, des fils conducteurs apparaissent. Le premier est celui du service étranger dont l'importance pour l'histoire de la Confédération suisse entre la fin du Moyen Âge et le milieu du XIX^e siècle est fondamentale, que ce soit au point de vue militaire, économique ou social. Les trois premières contributions, traitant toutes de l'Ancien Régime, sont en relation directe avec cette thématique. Édouard Hediger, dans un article intitulé « Pour ou contre le service étranger? », nous présente l'avis de Loys de Bochat, juriste vaudois du XVIII^e siècle. Au moment où celui-ci écrit, l'« âge d'or [du service étranger] est bel et bien révolu ». Il est alors très contesté, notamment du fait de la diminution de sa rentabilité économique. D'autres critiques, d'ordre moral, ont cependant été développées, et ce dès le XVI^e siècle. Ainsi, les théologiens protestants, et parmi eux surtout Zwingli, y sont opposés. Le texte de Loys de Bochat de 1738 est une réponse à la publication d'un anonyme dont le but est de protéger l'homme du péché. Proche des autorités bernoises – le canton de Berne est un des grands pourvoyeurs de soldats au service étranger –, Loys de Bochat se montre un défenseur de ce dernier. Il inscrit son argumentation dans le cadre du droit naturel, dont la source est Dieu, en faisant de nombreux emprunts aux deux célèbres juristes Grotius et Pufendorf.

Toujours dans la thématique du service étranger, Jean-Jacques Langendorf nous propose un article sur la « triade lémanique », à savoir Pesme de Saint-Saphorin, Henry Bouquet et Charles-Emmanuel Warnery. Tous trois font une brillante carrière militaire à l'étranger. Le premier devient « amiral d'eau douce » et commande dès 1697 la flotte impériale du Danube qui combat contre les Turcs. Après avoir rencontré Eugène de Savoie, il entame une carrière de diplomate au service des Habsbourg et est nommé représentant auprès des Cantons. Protestant d'origine genevoise, marqué par la politique ultra-catholique et absolutiste de Louis XIV, il déteste la France et les Bourbons auxquels il voudra toujours nuire. De son côté, Henry Bouquet est au service de la Hollande, puis de la Sardaigne et, enfin, de l'Angleterre. Il commande, dès 1754, le *Royal American* et participe à la guerre de Sept Ans en Amérique du Nord. Après les hostilités, il remporte la bataille de Bushy Run en Pennsylvanie lors de la guerre contre les Indiens. Le jugeant grand tacticien, le célèbre penseur militaire J. F. C. Fuller lui consacre une large partie de son livre *British Light Infantry in the Eighteenth Century* publié en 1925. Enfin, Charles-Emmanuel Warnery sert également plusieurs États, la Sardaigne, l'Autriche, la Russie et, surtout, la Prusse. Il participe notamment aux guerres de Silésie et à celle de Sept Ans comme officiers dans les hussards.

Le deuxième fil conducteur est celui de la pensée militaire. Dans ce thème, nous retrouvons les contributions déjà évoquées d'Édouard Hediger et de Jean-Jacques Langendorf. En ce qui concerne cette dernière, soulignons que Warnery est l'auteur d'une œuvre, à la fois remarquable et considérable, sur la guerre au milieu du XVIII^e siècle. Si ses travaux sont controversés, il est cependant un des premiers à s'intéresser aux questions morales et à ce que Clausewitz appellera, quelques décennies plus tard, les « frictions » de la guerre.

Dans la thématique de la pensée militaire, la contribution la plus importante, avec ses 38 pages, est celle que Jean-Philippe Chenaux consacre au colonel Feyler – « Le colonel Feyler ou la passion du journalisme ». Écrivain militaire renommé à l'étranger, décoré et récompensé à plusieurs reprises, notamment par l'Académie française, Feyler a été rédacteur en chef de la *Revue militaire suisse (RMS)* entre 1896 et 1931, longue période de quarante-cinq ans entrecoupée par l'« interrègne » d'Arthur Fonjallaz entre 1919 et 1921. Chenaux développe quelques éclairages sur la pensée de Feyler et sa carrière de journaliste civil et militaire. La richesse et la variété de ces coups de projecteur ne peuvent que nous faire regretter l'absence d'une réelle

biographie de ce personnage passionnant qui a d'abord travaillé comme avocat, s'est battu aux côtés de sa sœur Marie en faveur du suffrage féminin, était également musicien apprécié et sportif accompli. Cette contribution est, dans un certain sens, prolongée par celle de Pierre Streit sur Roger Masson, chef du Service de renseignement suisse durant la Seconde Guerre mondiale et successeur de Feyler à la tête de la RMS.

Un troisième fil conducteur est celui des institutions. La contribution de Gilbert Marion étudie les liens entre les abbayes vaudoises et l'État au fil du temps. Dans « Armée de masse et démocratie », Olivier Meuwly traite de l'organisation militaire vaudoise à partir de la création du canton en 1803. Il souligne l'importance accordée dans ce cadre à la « mystique du nombre ». Durant tout le XIX^e siècle, les effectifs des troupes vaudoises sont importants, souvent supérieurs à ce qui était institutionnellement prévu. Cette propension des Vaudois à faire un effort particulier en faveur de la défense du pays s'exprime notamment par une surreprésentation, par rapport à la taille de la population, des officiers EMG et des officiers au sein de l'armée suisse. Retenons encore l'article en allemand de Bruno Wägli sur les Vaudois à la tête du Département militaire suisse. Sur les 15 conseillers fédéraux vaudois, 9 – y compris Guy Parmelin – ont dirigé celui-ci. Aucun autre Romand n'a eu cet honneur, les 21 autres chefs du Département ont tous été des Alémaniques!

Dimitry Queloz

Paul DELBOUILLE, *Benjamin Constant (1767-1830). Les égarements du cœur et les chemins de la pensée*, Genève: Slatkine, 2015, 743 p.

Depuis plus de vingt ans, la vie de Benjamin Constant n'a avait plus suscité d'écrit à vocation biographique. Autant dire que le *Benjamin Constant* de Paul Delbouille, professeur honoraire de littérature française à l'Université de Liège et président du comité d'édition des *Œuvres complètes* de l'illustre Lausannois né en 1767 était attendu!

Publié sous l'égide des Éditions Slatkine dans une série pilotée par l'Institut Benjamin Constant de l'Université de Lausanne, le livre plonge le lecteur dans la vie mouvementée du célèbre libéral, privilégiant, du moins dans sa première moitié, la vie privée de Benjamin, homme à femmes et grand joueur, mais un homme d'esprit qui laissera Germaine de Staël dévastée lorsqu'il préférera convoler avec la plus calme Charlotte von Hardenberg. C'est ainsi en suivant pas à pas la vie de Constant, à travers ses carnets intimes et sa correspondance, que nous observons les péripéties d'une existence où les plaisirs de la vie le disputent aux joies de l'intelligence et de l'écriture. Benjamin nous apparaît ainsi dans son humanité, dans ses contradictions, et Dieu sait qu'elles furent nombreuses, mais aussi dans son travail d'écrivain, moteur et exutoire d'une vie pleine de soucis, féminins ou d'argent, qui le harcelèrent si souvent. Son œuvre romanesque s'inspire-t-elle de sa vie personnelle? Paul Delbouille reprend le dossier, de même qu'il réexamine depuis son promontoire des *Œuvres complètes* les controverses attisées par un Benjamin parfois si baroque. Magnifique mise au point précieuse pour tous ceux qui entendent s'atteler à une œuvre protéiforme, mais fondamentale pour sur la compréhension du libéralisme.

Le parti pris de l'auteur peut néanmoins surprendre. Dans le voyage presque « au jour le jour » qu'il propose au lecteur, mais soucieux de s'en tenir aux faits avérés d'une existence encore recouverte de certaines zones d'ombre, l'auteur manque cependant d'offrir une vue d'ensemble de la vie de son héros. Il oppose une fresque impressionnante, mais aussi impressionniste se diffractant en une foule d'éléments biographiques qu'il n'est pas toujours aisé de relier et de saisir dans leur dynamique. Cette juxtaposition d'informations, si elle témoigne de l'ample connaissance que possède l'auteur du personnage et de son œuvre, dévoile en creux seulement l'entrecroisement permanent des différentes strates, sentimentale, littéraire, philosophique ou politique, formant la trame de cette trajectoire biographique extraordinaire. Car, chez Constant, ces différents niveaux s'entremêlent. Le livre de Paul Delbouille n'est pas une biographie intellectuelle, mais une confrontation plus serrée des multiples vies de l'objet de son étude aurait mieux fait ressortir le génie politique d'un